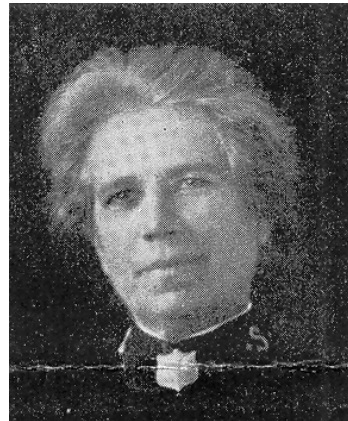


CABRIT, NOÉMIE (1872 – 1925)

CABRIT, Noémie, officière de l'Armée du Salut (v 1888-1923), successivement lieutenant, adjudante, commandante et major, née le 30 septembre 1872 à Saint-Jean-du-Gard (Cévennes en France) et décédée le 20 avril 1925 à Nîmes. Elle est inhumée dans le cimetière de son village natal.



Noémie Cabrit est née le 30 septembre 1872 à Saint-Jean-du-Gard, un petit village situé au sommet de l'un des contreforts de la chaîne des Cévennes¹. Cette région avait été un haut lieu de la résistance protestante au lendemain de la Révocation de l'Édit de Nantes (1685) et la famille Cabrit se rattachait depuis longtemps à cette tradition réformée. Dès l'âge de quatorze ans, dans une réunion de l'Armée du Salut présidée par la lieutenant Berry qu'elle devait retrouver à Montréal quelques années plus tard, Noémie Cabrit avait décidé de vouer son cœur et sa vie au service de Dieu. Après une période de préparation à l'École militaire salutiste de Paris, elle devint missionnaire et se consacra aux démunis en France pendant une douzaine d'années. Est-il besoin de rappeler que les femmes ont chez les salutistes leur place à l'égal des hommes, que la prédication biblique y est au centre de l'action et qu'on y encourage l'abstinence des officiers devant les ravages de l'alcool dans la société de l'époque. Le mot d'ordre était « Soupe, savon, salut ».

Durant ce temps, à Montréal en 1883, l'Armée du Salut avait commencé son œuvre en anglais auprès des laissés pour compte : sans-abris, ivrognes, prisonniers, enfants abandonnés et foyers sans ressources². À Québec, les salutistes « avaient ouvert le feu » en français le 31 octobre 1886 au 15-17 de la rue Saint-Joachim. Leur action humanitaire leur servait de tremplin à l'évangélisation et leurs méthodes de prédication en plein air accompagnées d'instruments bruyants les faisaient souvent accuser de troubler l'ordre public. En 1887, par exemple, toujours dans la Vieille capitale, on leur a réclamé le silence lorsqu'ils passaient devant une église, ce à quoi ils ont aussitôt obtempéré, pour tomber immédiatement après dans une embuscade où ils furent roués de coups. Le clergé avait interdit l'utilisation d'instruments lors de la procession de la Fête-Dieu afin de bloquer leur action. La présence des salutistes y provoqua néanmoins une émeute (25 août 1887). La tolérance et la liberté de

¹ Nous suivons d'assez près la seule biographie connue de Noémie Cabrit écrite par Paul VILLARD dans son livre *Up to the light : The Story of French Protestantism in Canada*, Toronto, 1928, p. 119-123 et la version française un peu plus développée qu'il en a donné sous le nom de Stéphane dans *L'Aurore* du 12 avril 1940, p. 1-2. Les passages cités renvoient à cette dernière. *L'Aurore* du 1^{er} novembre 1946, p. 3, identifie clairement Stéphane comme étant Paul Villard en demandant à l'avenir à ses collaborateurs ne plus utiliser de pseudonymes.

² Le *Lovell* fait état d'une Salvation Army Church dès 1885 et de quartiers généraux dès 1887.

culte sont évidemment des acquis plus récents, ils n'allaient pas de soi dans un Québec ultramontain.

À Montréal, l'Armée du Salut avait débuté comme une activité anglophone, mais assez tôt avait formé deux corps de langue française sous la direction du capitaine³ Fred Simcoe (écrit aussi Simco) et de Mary Graham⁴. Il est frappant de voir que ce mouvement ait tout de suite fait une place première au français dans la logique de sa volonté d'évangélisation. Le premier Corps français à Montréal remontait au dimanche 8 janvier 1888 mais les activités francophones étaient en marche au moins depuis le début de 1887 quand commença à paraître la feuille officielle bihebdomadaire *En Avant*. On peut les y suivre. C'est le commandant Simcoe qui en avait la responsabilité mais c'est sa femme Annette (Nettie) qui était chargée de sa rédaction⁵. Le 24 juillet 1891, les dix officiers en service dans l'œuvre française au Québec se réunirent en congrès à Montréal à l'occasion de la visite officielle du Commissaire D. M. Rees, directeur de l'œuvre salutiste au Canada. En août, le contingent fut augmenté par l'arrivée du Colonel Attwell formé en Angleterre et qui parlait un excellent français. Il prit alors la charge du journal *En Avant*.

Après quelques années, ces officiers pionniers regagnèrent le Corps anglais parce que le Général William Booth, fondateur de l'Armée du Salut, avait pensé avoir recours à des officières françaises. C'est ainsi qu'en mai 1893, l'adjudante Rioux arriva à Montréal accompagnée de la capitaine Estelle Puisement⁶. Pendant trois ans ces officières furent sur la brèche, mais les difficultés de la tâche et les rigueurs du climat les obligèrent à demander leur rappel en France. Pour les remplacer, on envoya la commandante Mathilde J. Robert, d'origine suisse, vétérane des luttes de l'Armée du Salut en France. Elle arriva à Montréal le 27 février 1896⁷, mais devant l'ampleur de la tâche et la fragilité de sa santé, elle réclama de l'aide au printemps 1899.

L'adjudante Noémie Cabrit, forte de sa large expérience en France, se porta volontaire et vint alors la rejoindre à Montréal le 1^{er} novembre 1900. Malheureusement, en juin de l'année suivante, pour raison de santé, la commandante Robert dut repartir vers son pays après cinq longues années de travail en terre québécoise⁸.

³ Pour se retrouver dans la hiérarchie militaire de l'Armée du Salut, il est bon de savoir qu'à cette époque, le premier échelon est lieutenant, puis on grimpe à capitaine, enseigne, adjudant, commandant, Field major ou Staff-Captain, puis major, brigadier, lieutenant-colonel, commissaire, général, le tout se mettant au féminin au besoin. Même si les femmes sont admises aux divers rangs, il reste que les plus hauts rangs ont longtemps été majoritairement occupés par des hommes. Voir Eason, A. M., *Women in God's army*.

⁴ On trouve le nom de Fred Simcoe dans les *Lovell* à partir de 1890-1891.

⁵ Ce journal n'est pas facilement accessible mais il semble que des exemplaires des premiers numéros de 1887-1888 soient conservés à Toronto. On ne trouve sur microfilm que le numéro 41 du 1^{er} septembre 1888.

⁶ Le livre de 1894 de l'Armée du Salut au Canada, *From Victory to Victory*, p. 17, parle de son travail à Montréal.

⁷ La première inscription de Mathilde Robert sous Mathilda Roberts apparaît dans les *Lovell* en 1896-1897. Noémie Cabrit n'y figurera qu'à partir de 1901 sous le nom de Néonie pendant des années, Noémie en 1911, puis Naomi en 1918.

⁸ *L'Aurore*, 13 juin 1901, dit explicitement que M. Robert a travaillé cinq ans à Montréal au service des Canadiens français, sauf pour quelques mois au printemps 1899 à cause d'une grave maladie. Elle s'embarque le 22 juin pour retrouver en Europe un climat plus doux et plus favorable à sa santé encore fragile. (La salle française de l'Armée du Salut est alors située au 477, rue Saint-Laurent.)

Noémie Cabrit dut constater que l'action de l'Armée du Salut était bien incomprise et qu'on ridiculisait toujours sa façon de prêcher dans les endroits publics comme au square Victoria dans les débuts ou sa distribution du journal *En Avant* (ou *War Cry*) dans les marchés, les gares et même les cafés. On ne se gênait pas pour rouer de coups les salutistes. Ainsi le major Moore avait eu l'arche du nez complètement enfoncée et était resté alité pendant des semaines à la suite des mauvais traitements qu'il avait reçus. Un autre salutiste était même mort à la suite de blessures subies au cours d'une réunion en plein air.

On utilisait le prétexte que les salutistes troublaient l'ordre public afin de les arrêter et les mettre en prison. Deux poids, deux mesures, car on acceptait bien les défilés et les arrêts devant les reposoirs catholiques, alors qu'on défendait aux salutistes de « stationner », ne fut-ce qu'un instant, en un même point.

Les soldats réunis en cercle devaient se tenir constamment en mouvement. Ceux qui parlaient ou donnaient leur témoignage devaient marcher sans arrêt, dans le sens du diamètre de la circonférence. Les agents étaient là qui veillaient à ce que ces conditions fussent rigoureusement respectées !!! Quel mal faisaient les salutistes? Oh! tout simplement, celui de lire un passage de la Bible, de chanter des cantiques et d'annoncer la Bonne Nouvelle du Salut. Mais c'était considéré comme un délit dans notre bonne ville de Montréal.

Quel courage elle eut, cette brave officière, Noémie Cabrit, qui ne craignit pas d'affronter les foules les plus houleuses au coin de la rue Vinet [Vitré] et de la rue Saint-Laurent!⁹

Elle y ajoutait la générosité et le dévouement.

On apprit à révéler cette femme qui, par tous les temps, du jour ou de nuit, répondait à l'appel d'âmes angoissées, ramenant au bercail une pauvre infortunée enlisée dans la boue de la honte du péché, montrant le chemin du devoir à un père de famille égaré sur celui de l'ivrognerie et de la débauche, relevant le courage d'une mère plongée dans le désespoir, aidant un fils prodigue à remonter la pente du doute et de la défaite, et, comme un ange gardien, accomplissant modestement, simplement, sans ostentation une foule d'actes de bonté et de charité. [...] Pour elle, il n'y avait pas de dénomination ou de religion, elle avait appris à servir ses semblables. Servir, [...] c'était faire un don gratuit de son être à tous ceux qui étaient dans le trouble ou la souffrance.¹⁰

Elle se fit vite des amis dont Marthe HURTRÉ et son mari le pasteur méthodiste William CHODAT. Marthe et Noémie deviendront intimes et c'est cette dernière qui sera la marraine de Daniel Chodat, né au presbytère de la rue Delisle en juillet 1914. Noémie gardera aussi des contacts avec la tante de William, Esther Leuba, qui était arrivée avec Paul Chodat et sa famille en août 1912. Et évidemment avec quelques dizaines d'autres de toutes les milieux.

Par ailleurs, des jeunes gens causaient du grabuge à la sortie des réunions. Dans les premières années, il fallait murer la devanture de la salle de la rue Vitré et Saint-Laurent pour protéger l'auditoire. Lors des troubles du Mile-End (septembre 1905), quand l'Armée du Salut fut victime de violences et d'exactions répétées¹¹, la Major Cabrit devint la championne

⁹ Protestant, « Droit et Liberté », *L'Aurore*, 6 mai 1938, p. 1.

¹⁰ Stéphane, « La Major Noémie Cabrit », *L'Aurore*, 12 avril 1940, p. 1.

¹¹ Le 6 septembre, 5000 personnes se massent autour de la salle d'assemblée des salutistes, le 8, ce sont 10 000 curieux et turbulents. La police arrête une dizaine de manifestants qui refusent « de circuler ». Le dimanche 10

dans cette lutte. Nous avons raconté plus haut le détail de ce procès qui a confirmé au salutiste le droit d'annoncer l'Évangile sans courir le risque d'être molestés¹². Son nom restera donc lié à la consécration de la liberté de culte à Montréal.

De plus, sa générosité et son travail d'évangélisation lui avaient permis d'attirer l'attention des journalistes, des pasteurs des différentes dénominations et de bienfaiteurs qui la soutenaient et l'admiraient. C'est ainsi que R. L. Werry, rédacteur en chef du *Montreal Weekly Witness* et le pasteur Paul Villard de l'Université McGill persuadèrent le chef de la police de Montréal de se rendre compte personnellement du travail missionnaire et social accompli par l'adjudante alors tant persécutée par ses propres agents. Le résultat fut que Noémie Cabrit eut dorénavant la protection pleine et entière de tout le corps des officiers de police.

Outre son cercle intime d'officiers et de soldats de l'Armée du Salut, elle comptait son ancienne officière de Saint-Jean du Gard, la lieutenant Berry qui travaillait alors dans l'œuvre missionnaire méthodiste à Montréal. Elle avait trouvé chez elle un foyer, un home, un port de salut où elle venait chercher de précieux encouragements dans les moments où son ciel se couvrait de nuages, selon la formulation de Stéphane. Nous n'avons pu établir à quelles années il se réfère. Noémie Cabrit était aidée par sa fidèle et dévouée compagne, Louise Audinot. Née à Paris, cette dernière était venue à Montréal vers 1912. Peu après, c'est Noémie elle-même qui fut l'instrument de sa conversion à la foi évangélique et Louise devint sa fidèle alliée dans l'œuvre pour une décennie.

La dédicace de la salle de conférences du Corps français érigée par l'Armée du Salut au 247 de la rue Hôtel-de-Ville, près de la rue Saint-Catherine, et inaugurée par son ami William Chodat le 23 novembre 1913 fut une grande joie pour Noémie Cabrit, promue au rang de commandante. Chaque soir¹³, la foule pouvait venir en toute tranquillité entendre une conférence sur un thème biblique. Mais son travail d'officière était encore plus visible lors de ses réunions en plein air qui pouvaient rejoindre parfois de deux à trois cents personnes, attentives au message transformateur de l'évangile¹⁴.

« Mais [le] travail intense, prédications en plein air, vente de l'*En Avant* dans les cafés, visites chez les pauvres et les malades, avaient miné par la fatigue et l'épuisement la santé de cette héroïne. Une maladie terrible dont la médecine n'a pu encore découvrir le remède [la tuberculose probablement] se déclara et l'officière dut demander à être relevée de ses fonctions. »

septembre l'intervention modérée mais ferme du chanoine Lepailleur aux messes du dimanche combinées à la ferme intervention de la police ramena tout le monde au calme. Mais un tel rassemblement n'était pas passé inaperçu et des journaux du Canada y ont fait écho.

¹² Pour le procès, voir le *Bulletin* no 22, p. 1-3. Pour le commentaire, voir Protestant, « Droit et Liberté ». *L'Aurore*, 6 mai 1938, p. 1-2.

¹³ Ainsi Noémie écrit à Marthe Chodat : « Nous vous oublions pas mais avons toujours à faire le soir; nous rentrons fatigués et le sommeil nous attrape » (carte postale de décembre 1914).

¹⁴ Depuis 1907 environ, elle habite au 26, rue Cathcart, tout à côté de la pension des femmes de l'Armée du Salut, en plein centre-ville, mais elle avait déjà logé auparavant dans le Vieux-Montréal, ou ailleurs, toujours proche des lieux de service.

Elle donna une dernière séance d'évangélisation à la salle du Corps français de l'Armée, le 11 novembre 1923, présidée par le pasteur E. H. BRANDT, directeur de l'Institut évangélique français. Le jeudi suivant, 15 novembre, ce fut la véritable réunion d'adieux en la salle anglaise, rue Université près de la rue Cathcart, sous la présidence de son vieil ami le pasteur méthodiste Paul Villard et en présence de pasteurs francophones, de collègues des deux langues, d'amis protestants et catholiques.

« Le souvenir de la réunion d'adieu de la Major Cabrit restera gravé dans le cœur de tous ceux qui assistèrent à cette manifestation d'affection et de sympathie en faveur d'une servante du Maître qui avait donné le meilleur de sa vie pour le salut des Canadiens-français. Tous les pasteurs français de la ville, sans aucune exception, avaient tenu à donner par leur présence un témoignage sincère de leur admiration et de leur estime pour leur compagne d'armes. La salle était remplie d'une foule visiblement émue. Le chef de la police s'était fait représenter en témoignage de son admiration personnelle. Quand la Major se leva pour donner son dernier message un silence solennel se produisit. En regardant le visage pâle et émacié de Noémie Cabrit, les auditeurs comprirent qu'elle disait un adieu à tous ceux qu'elle avait aimés. Les larmes coulaient de tous les yeux. Un sentiment d'émotion intense et poignante étreignait tous les cœurs. ¹⁵

Noémie Cabrit s'embarqua pour la France accompagnée de Louise Audinot. Quelques semaines plus tard, elle dut quitter son village natal pour l'hôpital salutiste de Nîmes¹⁶. Louise en prit soin avec dévouement jusqu'à sa mort¹⁷. Après une longue et pénible maladie, Noémie dit un dernier adieu à la terre le 20 avril 1925 à l'âge de 52 ans et ses restes reposent maintenant en toute simplicité au cimetière du village qui l'avait vue naître.

« Noémie Cabrit n'est plus, mais le souvenir de son doux sourire et celui de sa vie de service restent gravés dans les cœurs de ceux qui l'ont connue et aimée. Elle a laissé au Canada davantage que le souvenir de son nom; elle y a laissé des âmes qu'elle a ramenées des ténèbres à la lumière, des hommes et des femmes qui bénissent encore le Maître d'avoir envoyé en ce pays une humble et fidèle messagère du roi, un vrai soldat de la Croix qui les a aidés à trouver Dieu. »¹⁸

7 novembre 2008

Jean-Louis Lalonde

Sources

Amis de Montréal, « Réunions d'adieux », *L'Aurore*, 30 novembre 1923, p. 8.

¹⁵ Stéphane p.2.

¹⁶ D. Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes francophones au Québec », indique qu'elle décède peu après son retour alors que Stéphane indique son décès deux ans plus tard en 1925. Nous optons pour cette dernière indication plus fiable nous semble-t-il.

¹⁷ Louise Audinot est revenue au Canada et a enseigné quelques années à l'Institut méthodiste français. Puis, tout en restant fidèle au Corps français de l'Armée du Salut, elle fut employée par la « Bible House » à laquelle elle donna 21 ans de service complet et 6 ans de demi service. Elle s'éteignit à l'hôpital Général de Montréal le 17 septembre 1956 à peine deux jours après son hospitalisation. Modeste jusqu'au bout, elle ne voulut pas d'éloges, selon Marthe Chodat qui la connaissait bien, laissant à Dieu le soin de le faire!

¹⁸ Selon les mots de Stéphane [Villard]. L'enseigne Albert Berger et sa femme assurèrent la relève à Montréal. Mais à cause de l'état de santé de l'épouse trop sensible au climat, le couple dut repartir en France en décembre 1926. L'Armée du Salut choisit de le remplacer par trois jeunes de langue anglaise, la Capitaine Jean MacGillivray et les Lieutenantes Helen Wheeler et Nora Brokenshire. Les trois se mirent courageusement à l'étude du français et poursuivirent l'œuvre dans la métropole.

Paul Villard, *Up to the light : The Story of French Protestantism in Canada*, Toronto, Ryerson Press, 1928, p. 119-123

Stéphane [Paul Villard], « La major Noémie Cabrit », *L'Aurore*, 12 avril 1940, p. 1-2.

Dominique Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », Thèse de doctorat de l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1996, p. 462.

N. Brokenshire, « L'Armée du Salut française de Montréal », dans Hervé Finès (dir), *Album du protestantisme français en Amérique du Nord*, L'Aurore, 1972, p. 34.

Protestant, « Droit et Liberté », *L'Aurore*, 6 mai 1938, p. 1-2.

Marthe Chodat, « Nécrologie – Mlle Louise Audinot », *L'Aurore*, 15 octobre 1956, p. 6.

***, « Mlle Mathilde Robert », *L'Aurore*, 13 juin 1901, p. 11.

Dossier Armée du Salut, FTE, notamment photocopies partielles de *En Avant* 1887-1888 et de *War Cry* portant sur le Québec.

Annuaire Lovell 1880-1925

Andrew Mark Eason, *Women in God's army : gender and equality in the early Salvation Army*, Waterloo, Ont., Canadian Corporation for Studies in Religion, Wilfred Laurier University Press, 2003, xiv, 242 p.

Bernard Watson, *A hundred years' war : the Salvation army, 1865-1965*, London, Hodder and Stoughton, 1964, 318 p.

Robert Gordon Moyles, *The blood and fire in Canada : a history of the Salvation Army in the Dominion, 1882-1976*, Toronto, P. Martin Associates, 1977, vii, 312 p.

Voir aussi la version illustrée dans le *Bulletin* no 22, Jean-Louis Lalonde, « L'Armée du Salut, il y a cent ans », p. 1-5.